

La stupiditsia

LE MONDE | 21.05.1979 | Lionel Stoléru

Chacun sait que l'évolution politique suit la loi du balancier : va-t-on trop loin dans une direction que le balancier nous ramène avec d'autant plus de vigueur dans l'autre direction. Olof Palme, en Suède, il y a quelques années, James Callaghan ces derniers jours en Angleterre, en ont fait encore l'expérience.

Mais, pense-t-on souvent, révolution idéologique est, au contraire, moins fluctuante, suit un " sens de l'histoire " qui, par-delà les vicissitudes quotidiennes du politique, imprime à la société une dynamique continue dont le nom est " progrès de civilisation. "

Or, voici que notre boussole s'affole, que l'aiguille magnétique qui orientait nos idées perd le nord et fait des tours de cadran sans savoir vers quel pôle se fixer.

Tout était pourtant, comme eût dit Verlaine, si beau, si calme. Marx gouvernait notre vie politique et Freud notre vie psychique. Une classe intellectuelle sans états d'âme reproduisait fidèlement ces modèles dans cette béatitude des idées reçues qui permet la méditation sans fatigue.

Puis vint mai 68. Daniel Cohn-Bendit, en plein boulevard Saint-Germain, se permit de dire à Jean-Paul Sartre que celui-ci ne comprenait rien à ce qui se passait. Quelques yeux se dessillèrent, dont ceux de Maurice Clavel, malheureusement fermés ces jours derniers pour une éternité qu'il avait toujours quêtée.

Les nouveaux philosophes vinrent dire à voix haute ce que beaucoup pensaient tout bas : Marx avait vécu et le terrorisme intellectuel qui en était issu pourrait utilement faire place à une réflexion positive sur l'avenir de nos sociétés.

Un grand espoir naquit : les intellectuels français allaient enfin regarder le monde tel qu'il est. Peut-être allaient-ils même reprendre la grande tradition de l'Encyclopédie pour dessiner les courants porteurs de notre civilisation.

C'est là que les choses ont commencé à se gâter. Quelques zélés, voire quelques zélotes, lisant dans leurs gazettes que la philosophie n'était plus de gauche, ont voulu en déduire qu'elle serait forcément de droite, et l'on en voit aujourd'hui de curieux résultats.

Voici, d'un côté, qu'un professeur de médecine réunit ses étudiants pour se vanter d'être fasciste, voici qu'on ressort Nietzsche, Maurras et Céline pour leur faire dire ce qu'ils n'ont pas dit ; voici que les nouveaux économistes, croyant, mais à tort, emboîter le pas aux nouveaux philosophes, remontent d'un siècle en arrière pour exalter les vertus du libéralisme à l'état pur.

Voici, de l'autre côté, que l'on cherche à reconstruire un pouvoir intellectuel pour combler le vide laissé par Marx, sur sa gauche, et que des mouvements extrémistes vont chercher chez Trotski ou Gramsci des alibis à leur terrorisme antidémocratique.

Voici, des deux côtés, des médias et des journaux présentant des thèses pour le moins ambiguës, encensant tour à tour le religieux et le païen, l'ordre et le désordre, le droit à la différence et le racisme, comme si l'histoire ne montrait pas assez ce qu'il peut y avoir de redoutable derrière ces mots. Dans le même temps, Régis Debray accuse les intellectuels d'avoir presque tous cédé à la tentation des médias.

Avons-nous à ce point perdu le sens de la création que nos intellectuels ne puissent construire hors des sentiers battus ? Avons-nous à ce point perdu le sens de la mesure que nous ne puissions quitter Marx sans tomber chez Maurras ? N'avons-nous déboulonné une intelligentsia que pour la remplacer par une stupiditsia ? Non, non et non !

Le combat mené ces dix dernières années ne peut connaître une aussi triste issue. Il ne sera pas dit que la lutte contre un certain extrémisme n'aura pour effet que de servir un autre extrémisme, que la dénonciation d'une barbarie à visage humain n'aura servi qu'à présenter un humanisme à visage barbare.

Notre démocratie mérite mieux que cela.

Notre tradition intellectuelle mérite mieux que cela.

Nous devons être capables de déceler celles de nos valeurs qui, aujourd'hui, sont porteuses d'avenir et de construire un modèle de société qui s'y soumette. Les intellectuels accusent le pouvoir de gouverner sans idéal. Mais le pouvoir a-t-il chargé d'âme dans un monde où les intellectuels eux-mêmes n'ont plus d'idéal à proposer ? Et n'y a-t-il pas place, dans une démocratie digne de ce nom, pour une recherche commune qui fasse table rase des méfiances réciproques ?

Ce discours, c'est aujourd'hui qu'il faut le tenir, aujourd'hui où nous construisons l'Europe et où nous avons le sentiment que nous pouvons conduire notre destin. Chaque jour qui passe, chaque pierre qui s'ajoute à l'édifice risque de rendre plus difficile, si nous n'y prenons garde à temps, la maîtrise architecturale d'ensemble, et la recherche d'une harmonie sociale. Certes, comme disait Leibnitz, " le temps résout les contradictoires ", mais il les dissout plus qu'il ne les résout, alors que la construction d'une civilisation ne peut, au contraire, que procéder de manière consciente.

Je ne sais si nous, Français, parviendrons à nous mettre d'accord pour savoir si l'Europe que nous voulons est celle des marchands ou des marchés, des travailleurs ou des consommateurs, des fédéraux ou des confédéraux. Mais peut-être pourrions-nous nous accorder au moins sur ce point : construisons l'Europe de l'intelligence et non l'Europe de la stupidité.

Lionel Stoléro